

Premier dimanche de l'Avent

Un grand élan de joie. Le sentez-vous qui traverse le cœur de l'Eglise en ces temps des recommencements ? Le sentez-vous qui souffle dans les premières notes de la première mélodie de cette nouvelle année liturgique : ce grand élan de joie ? *Ad te levavi animam meam*. Je ne ferai pas à la musique sacrée l'outrage de le chanter avec ma gorge enrouée et mon nez encombré mais je souhaite de tout cœur que vous l'entendiez et le fassiez résonner au plus profond de votre cœur ce grand cri d'allégresse qui déchire le silence en ces premiers moments de la nouvelle année : vers vous, Seigneur, j'élève mon âme. Voilà à quoi pense l'Eglise lorsqu'elle ouvre les yeux au seuil d'une nouvelle année ; voilà ce qui roule dans son cœur alors qu'elle s'éveille pleine de fraîcheur : élever son âme vers son Seigneur, poser sa tête sur le Cœur de celui qui est tout à la fois son Sauveur et son Epoux.

Et à ce grand élan de joie, elle nous convie également : elle nous invite à regarder déjà de l'autre côté de notre Avent et à élever notre cœur jusqu'à la Crèche de Bethléem : à le déposer, comme les bergers, sur la paille de la mangeoire, sous le regard de l'Enfant-Dieu, dans cet air plein de fraîcheur et d'espérance qui a pour nom « Recommencement ». Tout recommence, tout renaît en ce début d'une nouvelle année, en ces temps où nous allons fêter le Christ-enfant, le Sauveur en ces débuts. Soyons saisis nous aussi par la grâce de ces moments et décidons à notre tour de renaître, de croire que tout est toujours possible à celui qui garde ou qui retrouve son cœur d'enfant. Pour un enfant, tout est possible lorsqu'il se tient dans les bras de son père. Pour nous aussi, élevons notre âme – plaçons-la avec confiance dans les bras de notre Père et partageons avec l'Eglise ce grand élan de joie de croire qu'aujourd'hui, tout recommence, pour le meilleur et non pour le pire.

Mais me direz-vous, cher Monsieur l'Abbé, si l'Eglise nous appelle aujourd'hui à être dans la joie, pourquoi avoir faire taire l'orgue et cacher les fleurs, pourquoi avoir revêtu les ornements violets qui sont signe davantage de pénitence que d'allégresse ? Pourquoi...parce que notre joie, joie de l'Eglise, joie du chrétien, est unique et tout à fait spéciale. Elle est, en ce temps de l'Avent, en ce temps de Noël qui approche, joie d'avoir un Sauveur. Or, qui dit

Sauveur, dit danger dont il devra nous délivrer, nous protéger. Comme le proclame la belle collecte de ce jour : « Réveillez votre puissance, Seigneur et venez, pour que, dans le grand péril où nous sommes à cause de nos péchés, nous puissions trouver en vous le défenseur qui nous délivre et le libérateur qui nous sauve. » Oui, il y a péril et nous nous réjouissons d'avoir un Sauveur. Oh, sans doute, nous aimerions parfois ne pas en avoir...si cela pouvait signifier qu'il n'y a plus de danger. Comme nous aimerions qu'il n'y ait plus de pompier si cela voulait dire qu'il n'y aura plus jamais de feu – ou plus de médecin si cela impliquait qu'il n'y ait plus sur terre, d'épidémie ou de virus. Certes, nous aimerions. Mais dans un monde où le feu brûle, nous nous réjouissons qu'il y ait des pompiers ; sur une terre où court la maladie, nous nous félicitons qu'il y ait des médecins et dans un univers – et dans notre cœur – marqué par le péché, le mal et la mort, nous sommes dans l'allégresse, dans une immense allégresse d'avoir un Sauveur.

Passons notre Avent à savourer ce mot, à le retourner dans notre cœur comme on balade un bonbon dans sa bouche : Sauveur. C'est le nom propre du Fils de Dieu. « Jésus » : « Dieu sauve ». Dieu le Père aurait pu choisir mille autres noms pour son Fils. Il a opté pour celui-là. Faisons grandir dans notre cœur la joie d'avoir dans la Crèche de Bethléem un – ou plutôt LE – sauveur ; et, de notre côté, mettons à profit ce temps de l'Avent pour voir où nous avons besoin d'être sauvés. Nous avons tous dans le cœur un feu allumé qui nécessite un pompier, une maladie qui ronge, demandant à être présentée au médecin. Ayons la simplicité de le reconnaître et de le présenter au Sauveur. Le plus grave n'est pas d'avoir de telles misères : le plus grave serait de les cacher car alors nous ferions obstacle à l'action du Sauveur qui vient les éteindre, les guérir, les bénir. Avec la simplicité de l'enfant, dans la fraîcheur des recommencements, présentons nous à la Crèche tel que nous sommes, sous le regard du Sauveur qui saura bien nous sauver.

Abbé Jean-Baptiste Moreau